

A l'attention de M. Dernard Cardamone, Sulakville

Barbare, animal dépourvu de langage, vermine déshumanisée,

Vous m'avez pourri la vie pendant deux cents ans au moins. Par tous les moyens, sans imaginer vous parler, j'ai cherché à vous toucher, ne serait-ce qu'à proférer devant vous des mots qui exposent ma vision des choses. Je suppose que vous pouvez comprendre de quoi je veux parler. Vous qui n'avez cessé, durant la période à laquelle je vous côtoyais, de prôner l'analyse critique et les bienfaits de la remise en question, vous avez fait preuve de l'esprit le plus borné et le plus mesquin lorsqu'il s'agissait ne serait-ce que d'évoquer le différend qui nous oppose – une simple différence de point de vue, si l'on veut traduire cela en termes dialectiquement neutres, comme vous excellez à le faire dans tous les discours que vous vous faites sans en suivre les préceptes. Rien n'est tragique au fond dans la vie, sauf dans la vôtre, apparemment.

Franchement, qu'est-ce qui pourrait en vous susciter l'admiration ? Certainement pas tous ces beaux mots dont vous êtes l'auteur, pas l'exemple. L'action est trop dangereuse à vos yeux ; à agir vous risqueriez de vous tromper, incapable que vous êtes de voir que votre attitude lâche n'a que toutes les chances de se tromper toujours. (Cette phrase compliquée que vous venez de déchiffrer, l'avez-vous d'ailleurs bien comprise ?)

En dépit de vos injonctions moralisatrices, vous n'avez pas voulu m'écouter, me regarder, m'accorder le coup d'œil que tout être humain pourrait revendiquer. Eh bien, je ne renonce pas pour autant. D'autres, plus intelligents peut-être ou plus sages, l'auraient fait sans doute. J'admets déjà mes erreurs, voyez-vous. Malgré tout, je sais qu'il me faut continuer la lutte. Je ne vous lâcherai pas de sitôt. Puisque vous ne vous voulez rien écouter, je ne vais plus vous donner à entendre, ni même à voir. Vous découvrirez tout cela par vous-même. Ce sera fantastique, je vous le promets, et cela vous apprendra au

moins (je souhaite que vous soyez capable d'autre chose) l'étendue du mépris que je me dispense parfois de vous porter.

Votre

X

« (Ce dernier signe est une croix et non un x.) »

Sous cette précision qu'il avait dactylographiée après le texte, le traducteur avait ajouté quelques lignes à l'encre bleue :

« Je suis profondément désolé de vous faire parvenir cette lettre. La traduction est, autant que possible, conforme à l'original. Le markionite, parlé à l'origine par une peuplade antique et ressuscité deux ans avant la chute de l'empire du Nord dans des circonstances mystérieuses (la syntaxe en aurait alors été entièrement repensée dans le but d'unifier les peuples ; si bien que l'hypothèse d'une langue créée de toutes pièces, tel l'espéranto, n'est pas non plus à exclure), n'était en effet pas capable de rendre toutes les subtilités injurieuses modernes qu'aurait voulu voir exprimées votre correspondant. Il s'agissait d'un langage de paix. Le choix de mots rarissimes dont témoigne cette lettre tendrait toutefois à démontrer l'accès de son auteur aux documents et aux dictionnaires les plus complets du domaine. Au risque de commettre un anachronisme, j'ai dû ainsi traduire par *barbare* une circonvolution signifiant littéralement *ordure qui n'a rien à voir avec notre race ni même avec les déchets de notre race, sous-homme*. De même pour *vermine déshumanisée*, traduction libre du mot désignant un animal légendaire de type loup-garou ou vampire né d'ordures putrescentes dont je pourrais vous préciser la description, si vous le souhaitez. Pour l'ensemble de ces raisons, j'ai tout lieu de croire que la lettre que vous m'avez donnée à traduire n'a pas été directement écrite en markionite, mais qu'elle était déjà la traduction en cette langue d'une missive rédigée en sulaknais, ou toute autre langue occidentale contemporaine. Je reste à votre disposition et vous prie de croire, Monsieur, etc. »

Dernard sauta la fin.

— Regarde vite, avant que je m'en aille : j'ai reçu la traduction de cette fameuse lettre ! Il paraît, d'ailleurs, qu'elle avait déjà été traduite... C'est cet original qu'il faudrait retrouver !

Alexidra était en train de sucrer son café, en peignoir blanc à capuche (une capuche qu'elle ne rabattait jamais sur la tête, d'ailleurs) ; son costume d'ange. Elle travaillait à la maison et n'avait pas à se préparer aussi tôt que lui.

— Qu'est-ce que tu dis ?

Ce manque d'attention était horripilant. Dernard avait trop souvent le sentiment de répéter trois fois les mêmes choses. Il ne put s'empêcher de prendre un ton sec en sachant très bien qu'elle allait le lui reprocher : ainsi commençaient toujours leurs disputes. Il s'efforça d'incliner calmement sa tasse pour y faire danser son café, et précisa :

— Je te parle de la lettre que j'ai reçue l'autre jour, si toutefois tu t'en souviens ?... Elle aurait peut-être été écrite en sulaknais, à l'origine.

Cette mémoire à trous l'énervait au possible. Il n'arrivait pas à comprendre ce qui faisait qu'Alexidra se souvenait de certaines choses et pas d'autres – ou du moins en donnait l'impression. Oui, le *critère de sa mémoire* faisait partie de ces choses d'elle qu'il ignorait.

— Et alors ?

— Et alors, tu te souviens que c'est même toi qui m'avais trouvé l'adresse d'un traducteur... Voilà ce dont il s'agit : c'est une lettre d'insultes – autant le dire carrément.

— Fais voir !

Enfin, voilà qui semblait l'intéresser, quelque chose d'excitant, et en sa défaveur, en plus. Dernard était en verve pour les didascalies. Le commentateur s'échauffait en lui tandis qu'elle s'asseyait en ramenant précautionneusement sur ses jambes les pans de son peignoir. « Ne regarde pas mes jambes, j'ai plein de veines bleues. » Il posa le papier à côté de sa tasse. Elle semblait plus intéressée par le commentaire du traducteur que par la lettre elle-même.

— Qui peut bien t'avoir écrit ça ? Tu as une idée ?

Sa douceur l'étonna, et quelque chose en cela l'agaça ; c'était comme si parfois il oubliait qu'elle l'aimait.

Dernard haussa les épaules :

— Tu te plains que je ne te vois plus, d'après toi, et tu m'empêches de regarder tes jambes !

— C'est bizarre, poursuivait-elle – bizarre, parce que cette lettre, je trouve qu'elle te ressemble, on pourrait même penser que c'est toi qui l'as écrite...

— Comment ça ?

— Oui, tu aurais pu l'écrire à ton chef, par exemple... Te monter suffisamment la tête pour écrire quelque chose d'aussi paranoïaque...

— Si tu trouves ça drôle... Alors tu crois que c'est moi qui ai fait ça pour me rendre intéressant...

— Mais non. Je cherche à comprendre, c'est tout. On ne peut jamais rien dire, avec toi, dès qu'on n'est pas complètement d'accord, ça pose un problème... Ce que tu aimes au fond, c'est qu'on t'approuve. Tu crois toujours qu'on te veut du mal !

— Pas du tout. Mais tu donnes l'impression que ça t'amuse, alors que peut-être il y a quelque part, oui, quelqu'un qui me veut vraiment du mal, un fou qui me guette derrière une porte...

— Pfff... Que veux-tu qu'il t'arrive ? Et si c'est un fou, comme tu le dis, quelle importance ? Je ne comprends pas, toi qui dis qu'il faut voir le jeu en toutes choses...

— D'accord, mais tu vois, là, c'est la réalité. Ce n'est plus pour rire...

Alexidra triompha. Par cette remarque inconsidérée, idiote, Dernard avait relégué au néant – au négligeable, plutôt – tout le monde fabuleux dont il s'échinait depuis des années à lui démontrer l'intérêt et dans lequel il avait l'ambition de la faire entrer. Un monde peuplé d'histoires racontées par les objets, qu'il pensait pouvoir découvrir derrière les choses visibles.

Ce monde caché, clef de la poésie des apparences, était d'après Dernard seul susceptible de leur conférer de la valeur. On pouvait y accéder par toute chose, même la plus triviale, une plaque d'égoût fondue à Pont-à-Mousson qui aurait voyagé jusqu'à Sulakville ou ailleurs, à jamais séparée de ses sœurs... Qui prêtait attention à la solitude de ces plaques, qui aurait eu l'idée d'en dresser la topographie ? Accessible par toute chose, donc, sauf à en trouver le point d'entrée, le ressort secret.

Ce monde qu'Alexidra qualifiait de chimère, d'affabulation enfantine, et que Dernard, pour simplifier, nommait « le jeu », constituait leur plus important point de désaccord. Maintenant qu'il lui avait offert sa condamnation sur un plateau d'argent en affirmant que le jeu n'avait « rien à voir avec la réalité », elle n'eut plus qu'à l'achever, facilement, comme une couverture glisse du lit : d'abord lentement, inexorablement, et se trouve soudain précipitée au sol par son propre poids...

— Tu vois ce que ça fait, quand on n'a pas envie de jouer, hein ! Mais enfin, c'est bien, au moins tu peux imaginer que quelqu'un qui t'en voudrait ne soit pas forcément fou, qu'il

puisse t'en vouloir pour de vrai... Au fait, attention, tu t'es collé une étiquette de clémentine sur la manche !

Elle jouait aussi parfois, bien qu'elle s'en défendît.

Peut-être était-ce d'abord cet humour – il venait de penser « amour » – qui lui avait plu, le sérieux avec lequel elle énonçait de la façon la plus naturelle des burlesqueries dont les inexactitudes minimales, par le léger décalage qu'elles impliquaient, procuraient une sensation de bizarrerie subtile qu'on n'identifiait pas immédiatement parce qu'elles ne rendaient pas la compréhension impossible. Ainsi de dire « sèche-cheveux » pour « sèche-linge » : « As-tu mis le linge dans le sèche-cheveux ? », ou « nimbe » pour « limbe ». Peut-être davantage que sa beauté ou le prestige lié à sa profession, était-ce ce qui, chez elle, avait décidé Dernard non seulement à l'aimer, mais à vivre avec elle.

*